

**ET SI
NOTRE FAÇON DE
CONCEVOIR LA
FORMATION DES
IMMIGRÉS PRODUISAIT
PLUS DE SENTIMENT
D'EXIL QUE
D'INTÉGRATION
SOCIALE ?**

Formation et sentiment d'exil

Nicole ROELENS

Je souhaiterais pour soulever ici cette question reprendre la façon dont elle s'est posée pour moi et pour les participants, lors d'une session de formation de formateurs où nous analysions ensemble les situations de blocages où nous essayions de comprendre ce qui empêchait des gens d'apprendre^①.

Un blocage qui fait déclic

Le premier déclic sur cette question est venu de la présentation par une formatrice en FLE (Français Langue Etrangère) du blocage en formation d'un stagiaire turc d'une trentaine d'années. La formatrice au moment du recrutement avait eu une impression favorable et faisait un bon pronostic de réussite. Cet homme lui apparaissait cultivé, intelligent et motivé. Or, au fur et à mesure du déroulement du stage, il s'avérait incapable d'assimiler les cours, ses progrès en français étaient nuls et malgré une attitude de stagiaire irréprochable, il devenait de plus en plus silencieux, éteint et passif. La formatrice se demandait si la bonne impression de départ était due à un vernis qui avait fait illusion ou si cet homme avait des problèmes ou encore s'il faisait de l'opposition passive face aux efforts pédagogiques déployés pour encourager les démarches d'insertion. Avant la formation, il parlait assez peu le français, mais se débrouillait, il avait eu des boulots durs en intérim qu'il acceptait "pour gagner sa croûte". Or pendant la formation, il se sentait exploité et dévalorisé par les stages en alternance qui lui étaient proposés, il était humilié qu'on l'envoie à des postes non qualifiés, alors qu'il les avait assumés spontanément auparavant.

La situation de formation semblait être vécue comme humiliante par cet homme, il paraissait être devenu moins autonome lors du stage alors que la formatrice accordait de l'importance au développement de l'autonomie. Où était donc le malentendu ?

Une autre formatrice, elle-même d'origine turque lui demanda alors si cet homme était un immigré volontaire ou un exilé, en rajoutant qu'avec les exilés, il n'est jamais facile d'arriver à un résultat parce qu'ils restent accrochés à leur culture et vivent le plus possible dans des cercles fermés entre compatriotes comme s'ils étaient encore là-bas.

Pour sa part, elle est agacée par leur refus de regarder la réalité en face et leur tient un discours assez vigoureux du style : "la Turquie, c'est fini. Ayez au moins la fierté de réussir en France au lieu de pleurer sur votre sort".

Le père de cette formatrice est un exilé politique, la famille est venue en France vers la fin de sa scolarité primaire, elle est très volontariste, elle veut réussir, depuis plusieurs années elle s'occupe de l'adaptation des immigrés turcs en France, mais en ce moment, elle ne va pas très bien et elle "commence à en avoir marre de traîner des gens qui préfèrent se bercer d'illusions".

Les propos de cette collègue étaient frappants du fait de la passion contenue qu'ils faisaient surgir à côté de l'appel au principe de réalité. Cette passion contenue évoquait mélange de souffrance, de colère, d'attachement et de mépris pour ces "gens-là" qui étaient en même temps les siens.

Cette passion contenue dans l'appel au réalisme, plus encore que la situation de blocage concernant le stagiaire, nous interpellait sur les enjeux présents dans les situations de formation.

Il y avait un écho puissant entre le silence pesant dans la relation formatrice-stagiaire en "français langue étrangère" et les sentiments conflictuels qui animaient l'effort d'aide à l'intégration déployé par une jeune femme turque excellente en français et fière de son intégration.

Avant le stage, l'exilé turc tenait compte de sa situation objective, il ne manquait pas de réalisme mais il gardait une représentation de lui-même compatible avec sa dignité. En formation par contre, il se sent déconsidéré, manipulé, comme si on le poussait à minimiser la perte subie, à déposer la dépouille de ce qu'il a été sur l'autel d'un avenir d'insertion. Il résiste aux intentions pédagogiques comme si on lui demandait d'acquérir la nouvelle langue en oubliant la sienne, d'acquiescer au pouvoir arbitraire qui l'a exilé, comme si la formation transformait l'exil géographique en exil intérieur.

La différence introduite par la formatrice turque entre l'expérience de migration en général et l'expérience d'exil est importante à entendre : pas seulement au niveau de la situation sociale du migrant mais aussi quant à la blessure symbolique de la migration quand elle est vécue en tant qu'exil. La vive implication de la jeune femme dans l'explication du blocage laissait à penser que le heurt entre son projet d'intégration et les résistances que lui opposaient ses compatriotes agissait comme révélateur d'un exil volontaire qu'elle s'imposait et qu'elle défendait auprès d'eux comme une absolue nécessité.

Exil de soi et formation

Vivre en exil, être en exil, ce sont des mots chargés de force symbolique : "l'exil est l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie avec défense d'y rentrer". Ce ne sont pas seulement les mesures administratives ou politiques qui expulsent du "pays du père" et qui interdisent d'y faire retour. Chacun des formateurs présents l'entendait aussi comme l'allégorie de tous les déracinements culturels insidieux auxquels il est amené quotidiennement à participer dans l'espoir (souvent fallacieux) de rendre ses stagiaires plus acceptables sur le marché de l'emploi.



L'exil est un arrachement imposé avec ce que l'on a été, la perte de son appartenance à une communauté, la cassure de sa propre continuité, la désintégration de son identité puisque tous les repères semblent être restés dans le "pays devenu inaccessible" et qu'on se trouve expulsé de cette enveloppe de culture, d'appartenances, de relations verbales et d'us et coutumes. C'est dans cette enveloppe, ce "contenant de pensée" comme disent certains psychologues, que sa propre identité était repérable pour soi et les autres. Exilé de cette enveloppe de références humaines le sujet risque d'être réduit à végéter parce qu'il ne reste de lui que la continuité biologique d'un être privé de son territoire de parole⁽²⁾.

Il ne suffit pas d'apprendre la langue française pour retrouver un nouveau territoire de parole, c'est même parfois le perdre un peu plus si on ne peut pas en

emporter quelque chose dans son voyage, en importer l'essentiel dans son nouveau lieu de vie.

L'exil est une privation d'identité imposée par un pouvoir. C'est pourquoi cette question de l'exil a résonné si fort tout au long de cette session consacrée aux situations de blocages, peut-être le pouvoir des formateurs se trouvait-il lui aussi interrogé. Nous avons retrouvé d'autres formes de mise en exil dans presque tous les cas où les gens ne pouvaient plus apprendre parce que les savoirs proposés étaient enveloppés d'une idéologie négatrice de leur identité.

Cette idéologie très prégnante en formation et dans la pédagogie de l'insertion en particulier, c'est celle du discours "d'adaptation à LA réalité"⁽³⁾ comme si la réalité était univoque, exhaustivement définie et universelle.

En menant une recherche sur le bilan, j'ai été amenée à formuler l'identité

comme : ce qui permet de faire de soi une présentation, non falsifiée à ses propres yeux et crédible pour les autres, en tant que personne située dans un écosystème humain et une histoire collective.

Quand cette présentation devient impossible faute de représentations partagées, quand la crédibilité et l'authenticité deviennent contradictoires, le sujet devient illisible à lui-même, ce qui lui arrive n'a plus de sens et le monde tourne au chaos.

Etre en exil de soi par perte d'identité, c'est la menace qui pèse sur tous ceux qui vivent des migrations et plus généralement les mutations sociales sous l'effet d'une pression extérieure non négociable et dont l'expérience est déniée par le discours unilatéral d'adaptation à LA réalité. Les atteintes à l'identité sont nombreuses dans le fonctionnement social actuel où les travailleurs tendent à devenir "jetables" comme les stylos, les briquets ou les appareils-photo et où en plus ils reçoivent l'injonction de ne pas s'attarder sur leur passé.

Le reniement de soi : un empêchement majeur à l'apprentissage

Ce discours très prégnant dans l'idéologie de la formation est en fait un acte de domination culturelle qui exige non pas seulement un deuil du passé mais une invalidation de la mémoire. C'est pourquoi les stages de formation sont souvent producteurs d'un surcroît de sentiment d'exil.

Alors non seulement on ne peut plus se situer dans un éco-système humain et culturel parce qu'on n'y a plus sa place, mais en plus les repères communs et les sentiments d'appartenance anciens se trouvent dévalorisés au point de ne plus pouvoir servir de base à la construction de repères et de sentiments d'appartenance nouveaux.

La collègue turque voyait dans le fonctionnement en petits cercles de compatriotes exilés une résistance à l'intégration, sans doute est-ce limitatif mais c'est une stratégie de survie symbolique qui diminue la vulnérabilité identitaire. Elle consiste à recréer une bulle au travers d'une micro-communauté préservée du changement où l'identité person-

nelle et les paroles seront recevables par les autres.

En formation, si ce que les personnes ont à dire est ressenti comme décalé, incongru, si elles ne peuvent plus partager avec leurs interlocuteurs une vision du monde, si leurs expériences n'ont plus cours, elles se sentent irrecevables, elles ont le sentiment d'avoir à renier leur identité pour espérer se réinsérer.

Or, comme je l'ai dit par ailleurs⁽⁴⁾, le reniement de soi est un empêchement majeur à l'apprentissage. La question du sentiment d'exil en formation est donc un fil transversal pour en comprendre les échecs. En stage, plus les solidarités identitaires sont attaquées plus les stratégies de survie symbolique apparaissent sous forme d'imperméabilité au changement.

Il me semble d'ailleurs utile de réfléchir aussi à cet objectif pédagogique de changement des personnes.

La gestion sociale, par la formation, de toutes les formes de rupture (migrations, licenciements, bouleversements technologiques) s'est généralisée, elle est présentée comme le remède et la seule façon d'envisager la régulation des conséquences de ces situations de rupture : la société change donc les gens doivent changer pour s'y adapter. En fait, ce stéréotype correspond à une lecture non interactive de la vie sociale.

Cela induit que les personnes ont des choses à apprendre pour redevenir acceptables par le corps social, comme si elles n'étaient pas porteuses elles-mêmes d'une élaboration de ces ruptures et d'une créativité pour lire et faire une réalité métisse⁽⁵⁾. Les résistances des stagiaires déjouent, salutairement à mon avis, l'objectif qui est de leur faire accepter que désormais ils doivent être différents de ce qu'ils sont.

L'écoute et le partage des histoires de vie, que je pratique depuis 10 ans, transforme radicalement la conception de la formation. L'essentiel ce cette transformation est de concevoir la construction des savoirs comme un produit des interactions dynamiques entre des sujets ancrés dans leurs histoires singulières et collectives, respectés dans leurs expériences et dans l'élaboration toujours reprise, au fil du temps, de leur identité. ■

Notes

(1) : Session de formation de formateurs entrant dans un cycle intitulé "Autoformation et interactions dans la construction des savoirs" organisée et conçue en 92 par le Réseau alsacien des Ateliers Pédagogiques Personnalisés (APP), réseau dont j'assurais l'animation. Cette formation était ouverte non seulement aux équipes pédagogiques des APP mais aussi aux formateurs de différents organismes régionaux.

(2) Ce concept de territoire de parole a été développé dans un écrit intitulé "Quelle place peut avoir l'inconscient dans le travail du groupe autobiographique ?" N. Roelens, avril 1987, documentation AFPA.

(3) Voir : "Le métabolisme de l'expérience en réalité et en identité". N. Roelens in La Formation expérimentuelle des adultes, ouvrage collectif coordonné par B. Courtois et G. Pineau - La Documentation Française - Recherche en formation continue - Paris 1991.

(4) Voir : "Comment se fabrique l'exclusion ?" N. Roelens, article paru dans La lettre du CFI, N°6 décembre 1991 Ministère du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle.

(5) Voir : "La quête, l'épreuve et l'œuvre". N. Roelens in Education permanente n°100/101 Apprendre par l'expérience. Décembre 1989.